

est un artiste, quelle que soit sa qualité, qui représente le virus le plus grave pour l'esprit, parce qu'il faut du génie pour le dépasser et qu'il veut mieux, finalement, être idiot devant son œuvre que sensible à son œuvre, parce que la contamination par la mort, c'est ce qui arrête la ligne de l'évolution, et je crois passionnément au destin et à l'avenir de cette Humanité.

J.-J. L. — Donc à un art évolutif...

A. P. — Donc à un art qui favorise de nouvelles prises de conscience...

J.-J. L. — Donc à l'avant-garde...

A. P. — Oui, à l'avant-garde mais dynamique...

J.-J. L. — Je crois que tout le monde est d'accord pour l'avant-garde; le tout est de savoir ce que c'est...

A. P. — Si ces propos ne tentent pas de définir la démarche artistique, ils n'ont pas de sens, ce sont des réflexions verbeuses autour de manifestations. Ce que je voudrais, c'est que nous arrivions, comme je l'ai dit au début, à tenir de définir la démarche profonde de l'artiste, et Mattiacci me paraît dans la ligne, pour utiliser un mot fort, des « décadents », c'est-à-dire des êtres fatigués de la vie...

J.-J. L. — C'est certain...

A. P. — ... qui ne croient plus à rien, c'est-à-dire le Nada : « Quand Kirilov... croit qu'il croit, il ne croit plus qu'il croit, et quand il ne croit pas, il ne croit pas qu'il ne croit pas »... c'est une phrase de Dostoievski qui pour moi, représente le labyrinthe dans lequel une certaine avant-garde s'est enfermée et contre laquelle personnellement je lutte parce que je la crois néfaste, existentiellement pour moi, et pour le destin de cette société qui est en train de s'ensevelir dans ses contradictions et qu'il faudrait éclairer avec une nouvelle lumière, et je voudrais, soutenir ceux qui sont les phares et non pas ceux qui sont les freins.

J.-J. L. — Je suis d'accord quant au caractère décadent de ces démarches, mais je te dirais qu'il est normal qu'une société en pleine décadence comme la nôtre, sécrète des valeurs décadentes et que, paradoxalement, l'art « underground », l'art qui est refusé, ne le sera plus quand il dépassera ce stade là ; celui-là, on ne sait pas où il est, on ne sait pas où sont les valeurs, les valeurs futures, on ne connaît que les valeurs passées, on les refuse ou on les pétrifie, mais on ne con-

naît pas les valeurs futures. C'est peut-être pour cela que nous sommes à une période de stagnation qui se traduit par des démarches de ce type, démarches qui sont une complaisance vis-à-vis de soi-même, de sa culture...

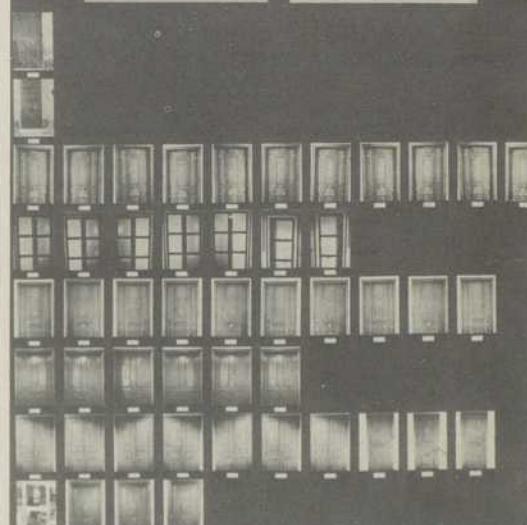
A. P. — Mattiacci représente pour moi une prise de conscience sur une des réalités de notre époque qu'il faut justement fuir, et c'est en cela qu'il est intéressant parce qu'il est le contraire de la vie.

J.-J. L. — On pourrait en finir avec « l'avant-garde » avec justement une œuvre qui a l'avantage d'illustrer ce que nous venons de dire : celle de Lavier, à la Galerie Lara Vincy où les arts plastiques ne sont plus en cause puisque Lavier est parti d'un ouvrage édité chez Gallimard, « La Nuit de la Saint-Barthélémy » et qu'il a eu l'idée, simpliste mais qui n'est pas plus mauvaise qu'une autre, de prendre dans l'annuaire, la rue St-Barthélémy où il se trouve qu'il y a une vingtaine d'abonnés au téléphone, et de faire une sorte de reconstitution de la Nuit de St Barthélémy en marquant d'une croix les portes des abonnés au téléphone, car nous savons que les portes des protestants avaient été marquées d'une croix à la craie pour qu'on puisse les attaquer. Pierre Restany, dans la Préface, explique que la sonnerie du téléphone qui affolera ces gens-là sera équivalente du tocsin de St-Germain l'Auxerrois.

Donc, nous sommes d'accord, il s'agit ici de tout autre chose que d'art plastique, cela ressemble même un peu aux jeux que l'on fait un peu quand on est gosse, au patronage ou chez les scouts, c'est une sorte de jeu de piste pour gens intelligents, cultivés et un peu décadents.

A. P. — Je trouve que la démarche de Lavier est intéressante dans la mesure où il montre que l'horreur, le sadisme, sont toujours à nos portes et qu'il suffit de peu de choses pour que des gens apparemment innocents deviennent des bourreaux ; il est important qu'un artiste ayant lu un livre éprouve violemment cette terrible sensation de vivre au milieu d'étrangers bestiaux et dans une jungle.

Sa démarche rejoint celle que nous avons vue à la Biennale qui est une sorte de constat que dans tous les êtres humains sommeille une bête, que la mort est en nous, que l'horreur est en nous. Il est bon, me semble-t-il, effectivement, qu'un artiste fasse un geste pour attirer notre attention



B.-B. LAVIER : Le propos littéraire a chassé la peinture. Progrès ou régression ? Ne s'agit-il pas d'une confusion des genres ?

sur cette part sombre de nous-mêmes.

Je pense qu'il ne faut pas s'éterniser sur ce genre de réalités dont l'histoire est pleine. Je suis de ceux qui souhaitent que les créateurs tout en disant ces choses, chantent une espérance, le plain-chant ou le chant grégorien aussi, traduisent à la fois l'horreur de la mort et la joie de vivre. Et, ce que je reprocherais à Lavier, c'est d'avoir fait simplement un constat, c'est-à-dire de nous présenter la photographie de toutes les portes des abonnés au téléphone de la Rue St-Barthélémy qui peuvent, demain, être massacrés pour une raison imbécile et qu'il le fasse avec une intentionnalité qui est de nous ramener simplement à l'horreur. Je crois que l'œuvre d'art commence après l'horreur, après l'absurde, après la sensation du néant et que si l'on se borne à ce constat, le monde s'arrête, l'homme s'arrête.

On peut penser que le sens de la vie est de s'asseoir au pied d'un palmier et d'attendre que la mort vienne. On peut trouver l'ascèse qui prolongera votre vie pendant 40 jours. La vérité de notre condition est qu'il faut tenter de vivre après 40 jours de jeûne. Or, Lavier me paraît quelqu'un qui est avant l'Evangile, qui est avant le dynamisme de la vie. Il fait partie des artistes du Nada, et c'est en ce sens que personnellement, en utilisant un mot un peu fort, je le récuse devant le Tribunal de l'Histoire.